

Karima Ahdad

Cactus Girls

بنات الصبار

Translation by Sarah Rolfo (French)

LES FILLES DU FIGUIER DE BARBARIE

Sonia

Le père d'avant (pp. 123 – 129)

Une belle et chaude journée de juin 2002, je contemple par la fenêtre les enfants qui jouent au football près de la maison. Il est quatre heures de l'après-midi. Le temps est magnifique, idéal pour jouer dehors si ce n'est que ma mère me l'a interdit ; elle craint la violence des enfants du quartier et a peur que je sois la proie de leurs coups. Cela s'est déjà produit à plusieurs reprises en revenant de l'école, sans raison particulière. Il est arrivé que je reçoive en pleine tête une pierre qu'un de ces garnements destinait à l'un de ses amis. Ici les enfants peuvent frapper leurs camarades jusqu'à les faire saigner et se réconcilier une heure plus tard. Ma mère avait failli perdre connaissance à la vue du sang qui coulait abondamment de mon front. Moi, j'étais restée stoïque et je n'avais même pas versé une seule larme. Depuis, je passais mes vacances d'été à l'intérieur, me contentant d'observer la rue et les gens à travers la vitre.

Plongée dans un rêve de promenade dans les immenses champs de blé qui se trouvaient non loin de la maison, je vois mon père arriver avec dans les mains un transistor noir. C'était encore un jeune homme d'une trentaine d'années. Il portait une chemise noire imprimée, un jean et d'élégantes chaussures. Il avait de belles moustaches de jais et une barbe naissante. Cela faisait des jours qu'il ne se rasait plus, contrairement à son habitude.

Mes yeux se sont écarquillés de joie lorsque je l'ai aperçu et mon cœur a bondi comme un petit oiseau qui tente un envol. Je lui fais signe, mais il ne me sourit pas comme d'habitude. Il fronce les sourcils et, de la main, m'intime de fermer la fenêtre et de disparaître à l'intérieur.

Il s'assied sur le canapé et dépose le transistor sur la table devant lui. Je cours le rejoindre, je m'assieds à ses côtés en minaudant tout en inspectant le nouvel appareil. Il l'ouvre et sort une cassette de la poche de son pantalon. Je l'observe tranquille, j'ai très envie de découvrir quelle chanson il nous a apportée. Mon père avait un grand sens de la musique. Il aimait les chansons de la belle époque : Kazem al-Saher, Majida al-Roumi, Rajae Belmlih et Nass el-Ghiwane. C'est sans

doute ce qui explique mon romantisme, ma sensibilité et ma grande émotivité lorsque j'écoute de la musique, mais aussi dans mon rapport au monde et aux choses.

Il met la cassette dans le transistor et, avec concentration, appuie sur le bouton play. Je m'attends à entendre s'élever une voix suave chantant quelque chose du style « Rends-moi plus fou d'amour encore, toi la plus belle de mes crises de folie » ou « De son manteau, il a sorti le journal et la boîte d'allumettes » ou encore « Dans le regard le désir... peut-être pourra faiblir » ... Mais c'est une autre voix, nouvelle, que je n'ai encore jamais rencontrée auparavant. Elle est affreuse ; lamentations insistantes d'une gorge douloureuse comme entravée d'un couteau effilé ou d'un clou, enrôlée à force de crier. « Je me tourne vers toi ô mon Dieu parce que j'ai péché et que je me suis perdu en offenses et dans les interdits, hurle la voix, pardonne-moi, sois indulgent envers moi et efface mes fautes, Toi le plus miséricordieux, le plus généreux, le plus prodigue d'entre tous... »

Je ne comprends rien. J'écoute ces paroles avec indifférence pendant que vient chatouiller mes narines l'odeur délicieuse du pain qui cuit dans le four, du thé à la menthe et de l'huile d'olive fraîche que ma grand-mère a rapportée de la campagne. C'est le moment où ma mère prépare le *kaskrout* rituel, le moment parfait pour écouter une belle chanson et pas un homme qui chante affreusement mal et sans musique.

J'allume la télévision. C'est l'heure de « Guadalupe », la série mexicaine doublée en arabe que tout le monde regarde en ce moment. Mes tantes, leurs maris et leurs enfants. Le générique de cette série est une magnifique chanson en espagnol que je ne comprends pas, mais qui me plaît beaucoup. Je ne prête pas attention à la main de mon père qui se tend vers la télécommande qu'il m'arrache brusquement pour éteindre le poste avec une dureté à laquelle je ne suis pas habituée. Je trouve cela injuste. La moue chagrine, je crie : « Pourquoi, papa ? » Il arrête le transistor.

- Tu ne regarderas plus ces bêtises à partir d'aujourd'hui, me répond-il durement, avec exaltation.

Je pleure. Pas parce que je ne verrai plus « Guadalupe », mais parce que mon père me crie dessus. « Pourquoi ? » répété-je, en chassant mes larmes.

Cette question est restée suspendue dans mon esprit sans réponse. Mon père ne m'a jamais répondu clairement. Il avait changé sans m'en expliquer la raison au point que j'étais persuadée que c'était une autre personne qui vivait désormais avec nous dans cette maison, pas le père que nous connaissions.

Depuis ce jour, mon père d'avant me manquait. Depuis ce jour, je me sentais orpheline et étrangère. Tout ce qui était beau dans notre vie avait disparu. Disparues les chemises imprimées de mon père. Disparus son pantalon en jean et sa moustache élégante. Disparues les djellabas rose vif

de ma mère, ouvertes sur les côtés qui laissaient entrevoir ses belles jambes délicates à chacun de ses pas, son foulard aux fleurs multicolores. Les jupes courtes aux couleurs vives, les tresses, les élastiques en forme de roses et de cœurs avaient brusquement disparu. Disparus les voix suaves et les danseuses, les beaux jeunes gens que l'on voyait à la télévision ainsi que le sourire de mon père et le rire aigu de ma mère qui me remplissait de joie. Il n'y avait plus de sorties, plus de flâneries, plus de shopping, plus de plage, ni de jeux, ni de poupées... Tout ce qui est joli n'était plus. Tout ce qui est beau était haram. Depuis ce jour, mon père est resté maussade et renfrogné pour le restant de sa vie, jusqu'à sa mort.

Depuis ce jour, je recherchais désespérément le sourire de mon père, le pétilllement de ses yeux, sa chemise imprimée, les jolies tresses de mes sœurs et le maillot de bain. Je m'endormais en rêvant du sel de la mer dans mes narines et du scintillement du sable doré, de l'odeur de la bière que je n'avais pourtant jamais aimée, mais que mon esprit avait gardée pendant des années. En été, mon père en buvait une tous les dimanches, couché sur le sable dans son short blanc, un short éclatant sur lequel étaient dessinés une mer, un soleil brillant et un petit bateau. J'ai trois ans, nous revenons de la plage en fin de journée, mon père me soulève pour me mettre sur ses épaules, le soleil s'est couché et l'air est frais, les jambes dans le vide autour de son cou, j'ai l'impression d'être la reine du monde : c'est la plus belle image que je garde de mon enfance.

Tout a changé. Le soleil de notre vie s'est couvert de nuages épais et de brumes moroses. Le noir et le gris ont remplacé les couleurs pimpantes. Les murs se sont vidés des photographies. Celle de ma grand-mère dans son caftan blanc ceinturé d'un cordon doré, le visage et les mains recouverts de beaux tatouages verts. Celle de mon grand-père avec sa longue moustache blanche et ses épais sourcils formant un arc sévère sans pareil. Celle de ma mère, jeune fille dans sa robe de mariée blanche et mon père devant elle dans sa veste noire élégante qui laisse apparaître un col blanc, un nœud papillon autour du cou ; il ouvre la bouche, prêt à manger la datte que lui présente ma mère. Moi tenant la main de ma petite sœur Chadia, nos cheveux peignés en deux longues tresses. Moi bébé dans les bras de ma mère, jeune femme aux yeux pétillants et aux joues roses. Ma mère était belle. Vraiment très belle. Elle n'est plus qu'une masse fragile et délabrée. Le rose de ses joues a disparu, un teint blafard et douloureux l'a remplacé. Ses yeux brillants ne sont plus. À la place, il n'y a plus que deux trous, deux trous noirs sans aucun éclat, sans bonheur ni horizon.

Toutes les photographies sont parties en fumée. Mon père les a brûlées tout simplement. Chadia et moi l'avons regardé, stupéfaites, les mettre dans un seau en fer. Ma mère lui a remis une allumette enflammée dont il s'est saisi avec rancœur comme quelqu'un qui voudrait incendier un pays tout entier. Puis, il l'a jetée dans le seau rempli de nos souvenirs colorés.

« Pourquoi papa veut-il nous brûler ? » ai-je demandé tout étonnée à ma mère qui souffrait en silence.

Dans un mouvement brusque, elle a posé son index sur ses lèvres en m'intimant de me taire. Puis elle a continué à observer les photographies se consumer, pétrie de douleur.

« Les photos, c'est haram », a décrété mon père.

« Mais pourquoi ?! Ces personnes c'est bien nous pourtant, non ? » s'est interrogée Chadia, les yeux grands ouverts d'étonnement.

C'est alors que mon père a prononcé cette phrase qu'elle ne pouvait pas comprendre : « Les anges ne pénètrent pas dans les maisons où il y a des photos. »

« Alors ça veut dire que les anges vont venir nous rendre visite ! » s'est exclamée Chadia toute contente.

« Ne te réjouis pas trop, lui-ai répondu renfrognée en me tournant vers elle, tu ne pourras pas les voir. »

Elle s'est repliée sur elle-même, sa lèvre dessinait une moue triste. Elle avait sept ans à l'époque et avec son innocence sans pareil, elle croyait que les anges étaient de belles et gentilles personnes qui vous rendent visite dans vos demeures. Ils lui apporteraient de nouveaux jouets et joueraient avec elle. Cette réalité amère l'a traumatisée.

Mon père m'a donné un violent coup de coude. Puis tout en caressant les cheveux de Chadia comme s'il cajolait un petit chat, il lui a dit : « Même si tu ne les vois pas ma chérie, tu sentiras leur présence, c'est certain... les anges apportent la baraka. Les maisons qui en sont exemptes sont habitées par le diable. »

Nos souvenirs sont devenus cendres en l'espace de quelques minutes. Envolées pour l'éternité les photographies. Mais mon père n'a pas réussi à les arracher de ma mémoire. Elles se trouvent toujours en moi, comme neuves, exactement pareilles au jour où elles ont été prises. Tous les jours, lorsque je ferme les yeux, je les sors pour les regarder. Je les astique avec tendresse et mes larmes les font briller. Ensuite, je les range à nouveau dans mon cœur où je les conserve pour toujours.

Notre vie change complètement. Notre père nous interdit de voir certains membres masculins de la famille. Il interdit à ma mère de côtoyer mes oncles, ses frères. Et il nous interdit à nous ses enfants de voir nos cousins, paternels et maternels. Nous n'avons pas le droit de leur parler, ni de jouer avec eux, ni même de leur dire bonjour. En un temps très bref, nous avons disparu des réunions familiales alors que nous n'en manquions jamais une.

C'est ainsi que notre père a instillé en nous la crainte, la sienne, celle de Dieu et des gens, en particulier des hommes, quels qu'ils soient, même s'ils font partie de la famille. Je me suis mise à

avoir l'impression qu'un danger me guettait à chacune de mes respirations, qu'un fusil était pointé sur moi et que son propriétaire pouvait appuyer sur la gâchette à tout moment et me tuer. Je ne voyais plus aucune lumière à l'horizon. Comme si notre maison était directement visée par un char qui pouvait nous faire exploser tous à n'importe quel moment. Je me suis mise à marcher dans la rue avec précautions comme si le sol était miné et bourré d'explosifs. Je calculais tous les pas que je faisais pour ne pas mourir. Je ne voulais pas encore mourir. Je sentais que j'étais encore trop jeune pour ça et j'avais encore envie de vivre. J'étais toujours attachée à cette vie désormais sans histoire, sans passé et sans souvenirs.

[...]

Sonia

Le figuier de Barbarie (pp. 269 – 270)

Je suis enfin tombée amoureuse. Non, en réalité je ne suis pas « tombée », l'amour n'est pas une chute, mais plutôt un élan aérien, un envol au-delà du firmament. Chaque fois que je ressens mon amour pour Ahmad, chaque fois qu'il m'accorde un geste tendre ou qu'il me susurre quelques mots, je m'envole plus haut encore. Et à chaque fois, le monde me semble petit et tellement insignifiant.

Je l'ai tant aimé que j'en ai oublié ma vie antérieure, ma pauvreté, ma misère : mes robes rapiécées, les chaussures en plastique déchirées de ma mère, les souvenirs d'enfance que mon père a brûlés, la maison que nous avons perdue et les figuiers de Barbarie qui l'entouraient.

Voilà que je revois ce cactus après neuf mois de vie citadine, ici, près du lopin de terre que nous avons acheté pour y construire une nouvelle maison. L'endroit est isolé, loin des habitations. J'enlève mes chaussures, ôte mon foulard que je déploie sur le sol pour m'accroupir et contempler cette plante à la forme incroyable, la froide brise d'octobre fait voler mes boucles. J'ai tellement aimé ses fruits ! Et combien ils m'ont piqué aussi ! Je peux encore sentir leur picotement sur mes mains lorsque je me remémore avec délectation ces moments où nous étions réunis en famille pour déguster « *al-hindiyya* ». Mon père était chargé de les peler pour que nous n'ayons pas à nous blesser avec ses épines. « Cela ne te fait pas mal ? » lui a un jour demandé la petite fille que j'étais. « N'aie pas peur, a-t-il répondu en riant, mes mains sont comme de la pierre, les épines ne peuvent pas les blesser. » J'avalais ces fruits goulument jusqu'à la constipation. J'étais incapable d'attendre mon tour après mes trois sœurs. Un jour, entêtée, j'en ai saisi un et je me suis mise à le peler. Je l'ai savouré avec délectation sans ressentir la douleur sur mes mains. Quelques minutes plus tard, je

hurlais et demandais à ma mère de m'aider à enlever les épines. Elle a ri. « Celui qui veut le miel doit endurer la pique des abeilles ».

J'ai grandi entourée de figuiers de Barbarie. Mon père aurait voulu que nos corps soient piqués des mêmes épines, le corps de mes sœurs, le mien et celui de toutes les femmes du monde pour que personne ne puisse nous approcher. Je pouvais voir cela dans ses yeux qui observaient nos corps grandir, s'arrondir et notre poitrine apparaître. Je pouvais le lire dans ses menaces perpétuelles de nous retirer de l'école, dans sa volonté de nous faire porter le voile dès notre plus jeune âge. Dans le Rif, au milieu du siècle passé, on construisait, dans les endroits reculés, des habitations que l'on entourait de figuiers de Barbarie pour cacher les femmes des yeux étrangers. Mon père, qui suivait les évolutions de son temps, nous avait permis d'aller à l'école en remplaçant les épines de cette plante par un morceau de tissu pour nous couvrir.

C'est ainsi que je me suis mise à ressembler, en tous points ou presque, aux figuiers de Barbarie, comme la plupart des femmes que j'ai connues, quel que soit leur statut social ou leur bagage culturel. Nous excellons dans la floraison patiente, nous sommes capables de vivre en dépit de la sécheresse, dans la soif et dans la chaleur incandescente, comme si du cactus nous naissions, du cactus nous vivions, et au cactus nous retournions à notre mort. Nos fruits sont délicieux et étanchent la soif, mais les atteindre requiert beaucoup de précautions et de délicatesse parce que nos épines sont nombreuses, invisibles et que la peau s'y blesse facilement.

Une question me taraude : vais-je résister et rester un figuier de Barbarie épineux avec Ahmad, le mari de mon amie ? Ou vais-je bien vite me transformer en fruit gorgé d'eau facile à croquer et à digérer ?

*